



# *La d'Orléans*

## *Chemin de Galinier*

Histoire d'une bastide aubagnaise

Sandra Rouqueirol et Edouard Vinstock

pour *les Amis du vieil Aubagne*

2021

*Les bastides sont la passion dominante des Marseillais.* Stendhal en fait la remarque dans ses *Mémoires d'un touriste* en 1837. A cette époque plusieurs milliers de bastides couvrent la campagne aux environs de Marseille. Du château au cabanon en passant par la maison de maître, chacun veut sa maison de plaisance et l'évolution des moyens de transport va être d'une grande aide. Ce qui est vrai au XIXe siècle, l'est déjà depuis trois siècles... Ces terres vont attirer à compter du XVIe siècle la noblesse et la bourgeoisie marseillaise enrichie par le négoce en quête de la douceur de vivre et des grands espaces pour y faire construire de belles bastides. En remontant l'Huveaune, c'est la rive gauche qui est prisée, baignée par le soleil et la moins soumise aux vents. Les belles propriétés se succèdent les unes aux autres.

## **Aubagne et les Solans**

Ces terres au nord de la ville sur les coteaux ensoleillés du piémont de Garlaban abritent les cultures qui ont fait la renommée de la commune : la vigne et l'olivier. Le quartier des « Solans », le bien exposé au soleil, « soulane » en vieux français, est celui choisi par de nombreux négociants marseillais pour y aménager leurs exploitations agricoles et lieux de villégiature : Favery, la d'Orléans, l'Olivette (mitoyenne à celle-ci), la Joinville, la d'Aumale, la Nemours, la Napollone, la Ramelle, la Bastide bleue...

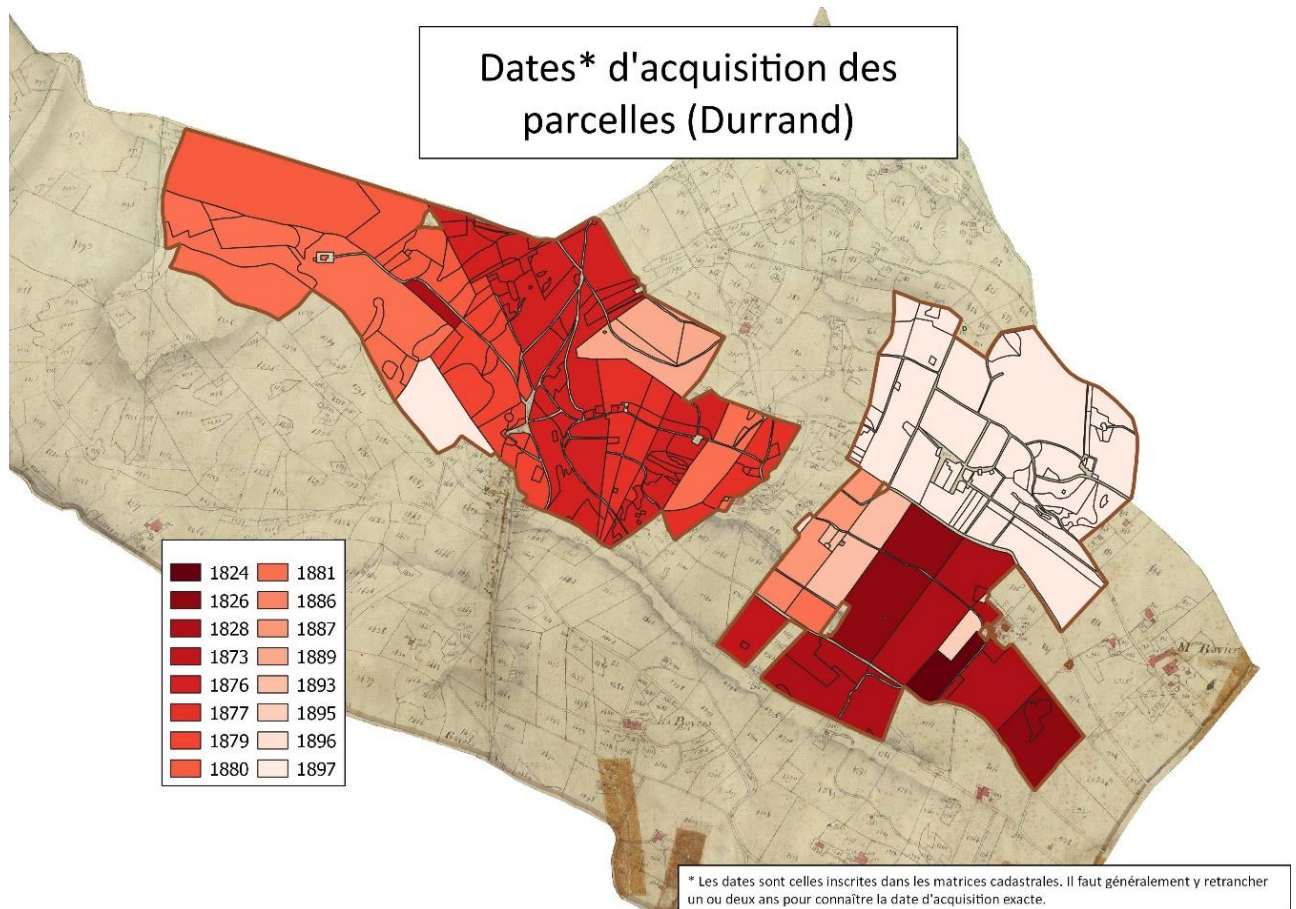
Les Durrand qui ont fait fortune dans le commerce de la soie dans la seconde moitié du XVIIIe siècle s'installent à Aubagne. Originaire de Bourgneuf près de La Rochelle en Charente-Maritime (XVIe s.), cette famille est coutumière des ports de commerce. Avant d'arriver ici, on la retrouve à Toulon puis Marseille. En effet, c'est Jean-Baptiste Durrand, bourgeois marseillais et marchand de soie, qui vient se fixer à Aubagne, au quartier des Vaux et à l'intérieur de la cité. Il épouse en secondes noces une Aubagnaise Thérèse Donde en avril 1774 mais meurt un an plus tard à 42 ans. Il est enseveli dans l'église Saint-Sauveur le 5 avril 1775. Le fils de Jean-Baptiste, Charles Augustin Durrand, naît à Aubagne en 1761. Bourgeois marchand drapier, il se marie en 1782 à La Ciotat avec Rosalie Icard qui lui donne 4 enfants : Jean, Françoise, Augustin et Marie. Il commerce avec la colonie française de Saint-Domingue où il trouve la mort le 8 brumaire an V (29 octobre 1796). Son décès est consigné sur un registre de La Ciotat en 1806.

Son fils, Augustin Jean-Baptiste Vincent Durrand (Aubagne 5.02.1785 – Marseille 6.05.1867), reprend les affaires familiales. On le trouve tour à tour maître voilier, rentier, propriétaire. Il s'installe à Marseille au boulevard de la Madeleine après son troisième mariage, avec Antoinette Gautier originaire de La Ciotat. Il est le premier à acheter aux Solans le 10 octobre 1822 un domaine de 4 hectares 86 ares et 33 centiares à Jean-Pierre Roman, propriétaire cultivateur. Cette propriété rurale, à proximité d'un grand ruisseau, consiste en une terre à blés et des terres complantées en vignes, oliviers et arbres fruitiers, ayant un logement avec sa remise et dépendance, un puits et une aire à fouler le blé dont l'usage restera commun avec la famille Roman. C'est aujourd'hui la campagne la Durrande desservie par le chemin de la Durrande. Un vieux pont de pierres et de briques, toujours en place, enjambe le vallat<sup>1</sup> des Romans, ce ruisseau séparant tout naturellement la Joinville de la Durrande. Ce pont est assez large pour permettre

---

<sup>1</sup> Ravin ou fossé.

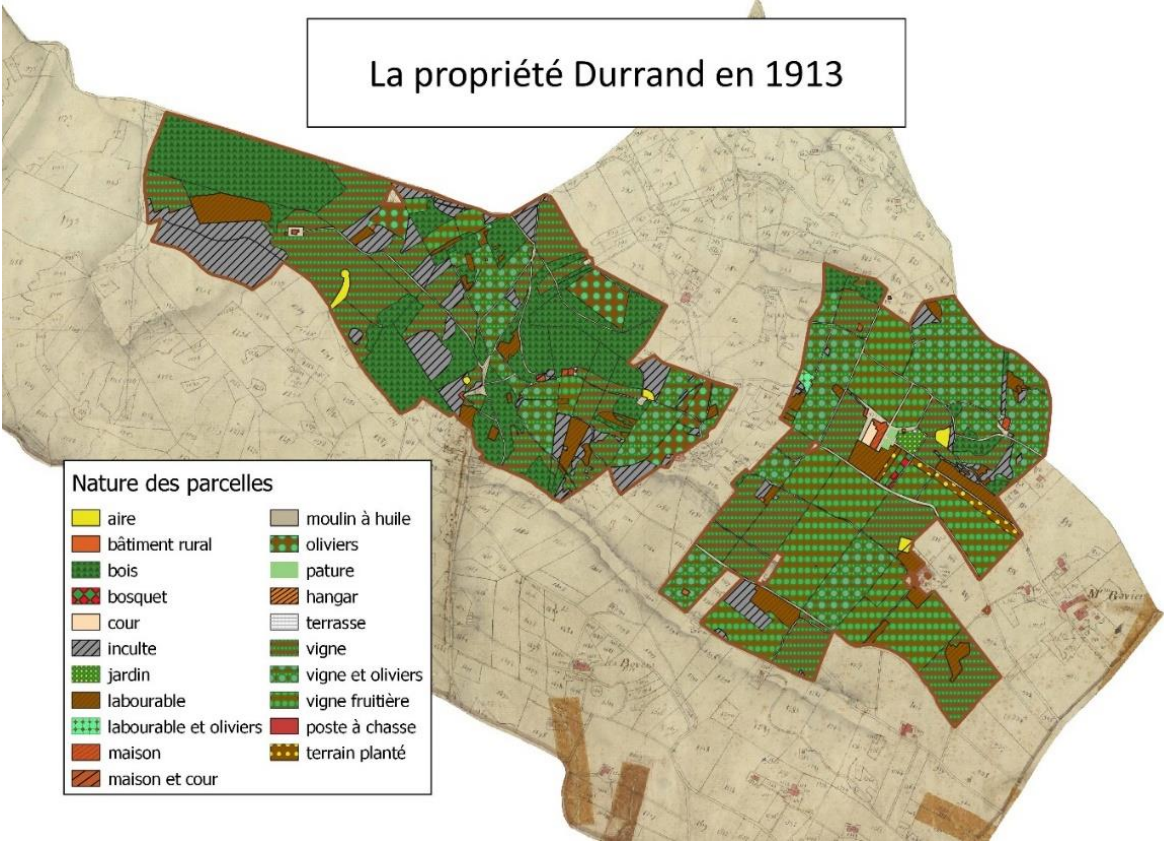
le passage d'attelages et de charrettes, signe de jonction territoriale. Sur le cadastre napoléonien, cette propriété est nommée « les Romans ».



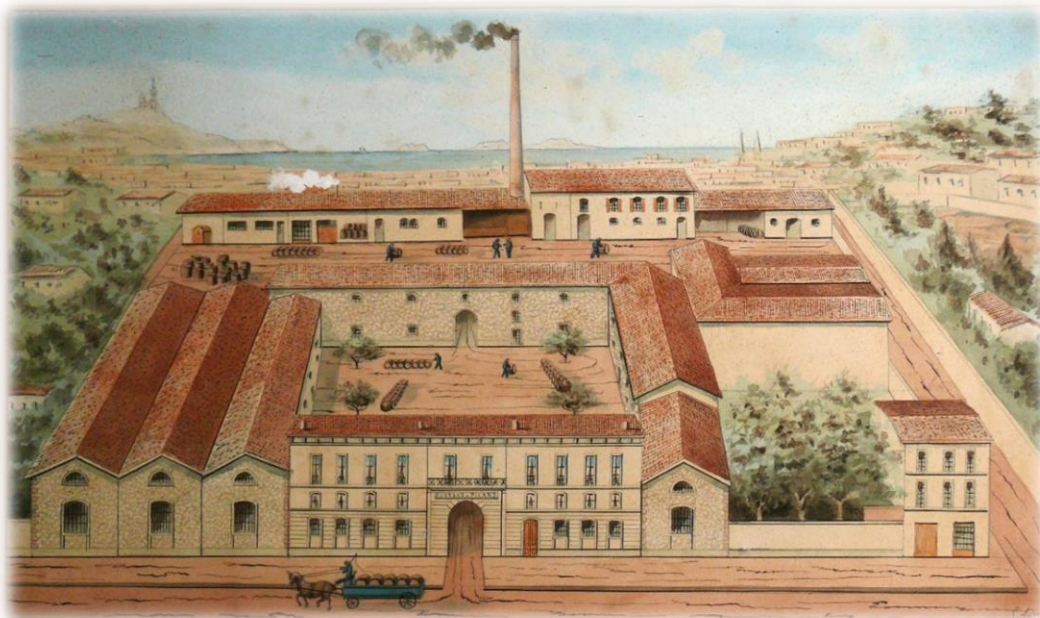
La dynastie des Durrand va acheter ainsi entre 1822 et 1898 des terres aux familles Raud, Michel, Roman, Seigneuret, Devoulx, Camoin, Mélan, Reynaud, Revest, Negrel, Boyer et Sicard pour former un domaine de plus de 51 hectares. Des terres qui font la part belle aux bois de pin, à l'olivier et à la vigne. On observe, au fil des actes notariés que nous avons trouvés (les plus anciens XVIII<sup>e</sup> s), mention de très importantes propriétés rurales cultivées, détenues par de grandes familles aubagnaises qui finissent au fil des partages et successions par vendre leurs terres à de riches Marseillais qui les mettent en fermage. Au vu du nombre des acquisitions, nous avons concentré nos recherches sur les parcelles comportant les bâtiments de ferme à proximité de la bastide visible aujourd'hui. En voici une description : « *le grand tènement comprend des terres labourables, des terres complantées de vignes par oullières<sup>2</sup>, des oliviers, des collines, des pinèdes. Une partie des terres cultivées est traversée de murs en pierres sèches. Une maison élevée d'un étage sur rez-de-chaussée avec cellier, une loge à cochon et deux poulaillers. Dans la colline un poste à feu. Il se trouve dans la propriété un réservoir ou bassin fermé construit par Devoulx alimenté par une source d'eau par lui découverte. Il existait autrefois une autre source d'eau jaillissante laquelle a depuis longtemps tari et disparu.* »

<sup>2</sup> Deux rangs de vignes séparés par une bande de terre semée de blés.

Augustin François Joseph Durrand, le fils d'Augustin Jean-Baptiste, né à Marseille le 8 octobre 1827, vient montrer la réussite familiale par la construction de la bastide de la « d'Orléans » en 1885.



Augustin François Joseph Durrand, est à la tête de la distillerie « Durrand de Picard » 4 et 6 place Sébastopol à Marseille. Fondée en 1835 sous le nom de Picard et Cie, c'est la maison productrice de vins, absinthe, vermouth et spiritueux la plus importante de la région. Producteur et négociant, la distillerie importe directement son rhum de Martinique. L'acquisition des terres aubagnaises lui permet ainsi de disposer de plus de 31 hectares de vignes.



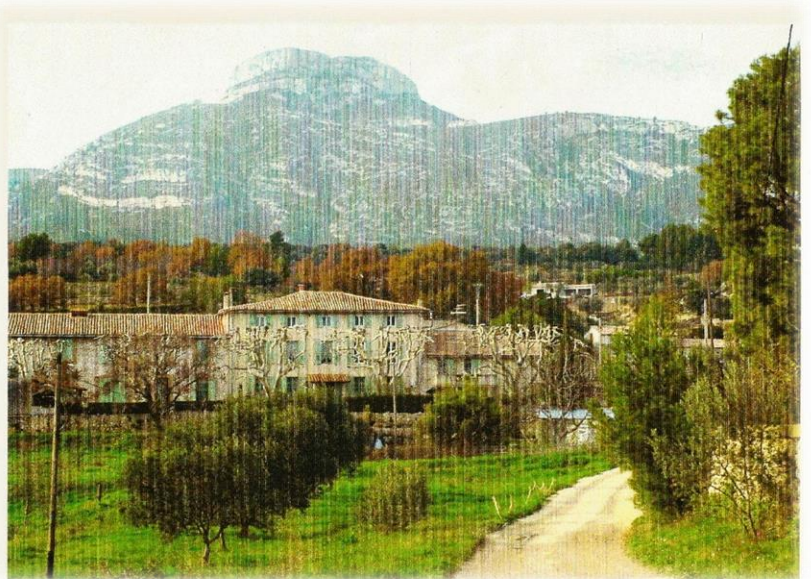
L'usine Durrand-Picard à Marseille, place de Sébastopol, gouache

© Lusson Dominique, coll. privée.

La bastide possède un chai d'une hauteur de près de 4 m présentant une grande ressemblance avec celui de la bastide de la Joinville, qui fait aussi partie du domaine des Durrand. Le propriétaire actuel y a retrouvé des foudres de près de 3 m de diamètre et un fouloir. Deux cuves, couvertes de carreaux rouges, de plus de 2 m de hauteur, sont encore en place. Leur accès direct depuis l'extérieur se trouve côté sud de la bastide.



La propriété est peu à peu morcelée au XXe siècle. Au décès d'Augustin François Durrand, elle est partagée entre les enfants : Marie Amélie hérite de la d'Orléans, Marie Clémentine hérite de la bastide de la Joinville, Paul Auguste de la Durrande, de la société et de l'immeuble marseillais place Sébastopol. Cette famille profondément royaliste donnera à chaque tènement issu du partage les titres des enfants de la reine Marie-Amélie et de Louis -Philippe 1<sup>er</sup> (la dynastie des Orléans), c'est ainsi que l'on trouve dans la toponymie : la Joinville, la Nemours, la D'Aumale et... la d'Orléans.

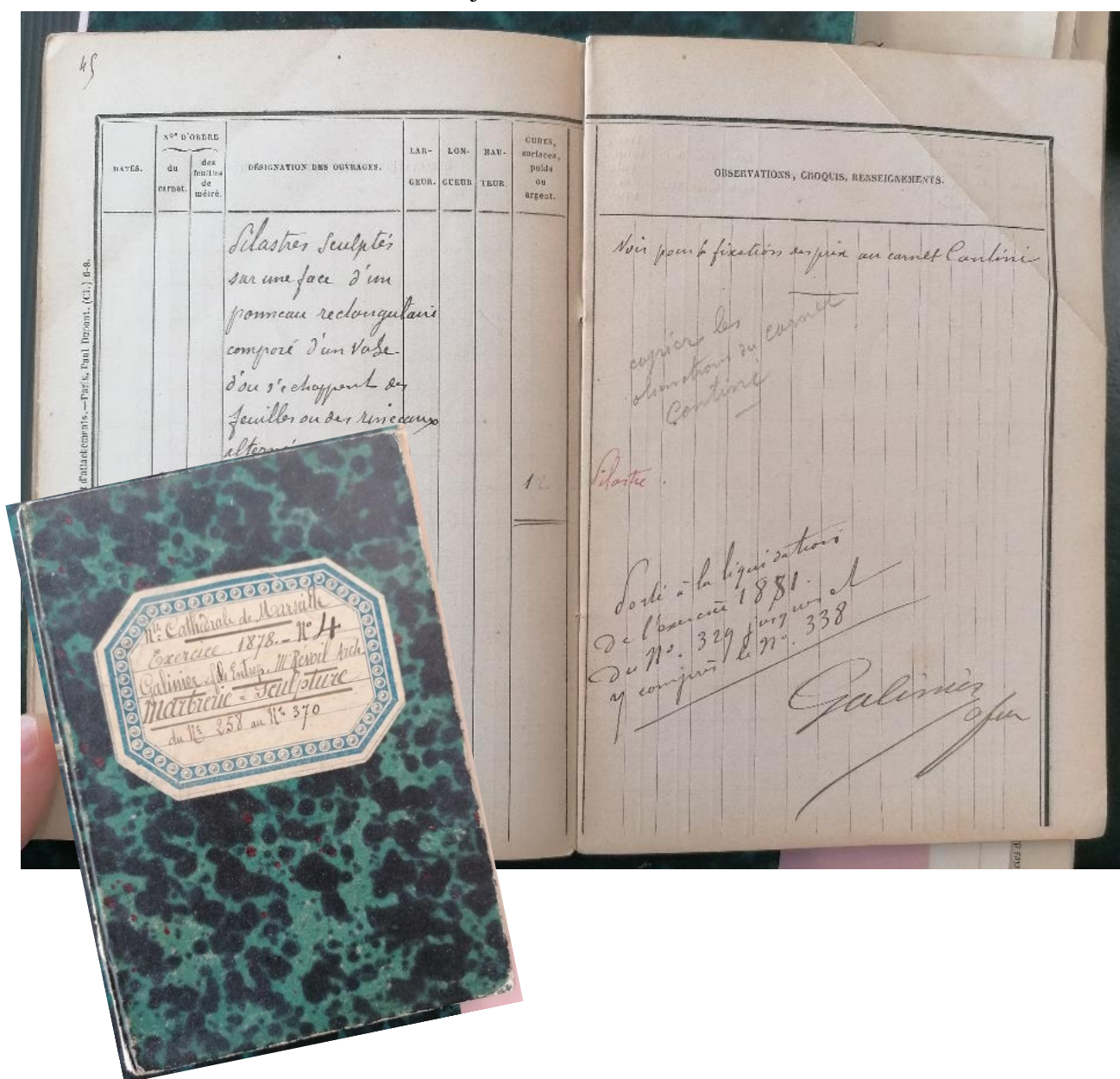


Cette propriété arrive donc en 1913 par succession dans la famille Galinier, négociants en marbre. En effet, Marie-Amélie Durrand (Marseille 1871 - 1933), fille d'Augustin et de Pauline Espanet, a épousé Edouard Joseph Galinier en 1899



La famille Galinier, implantée à Marseille depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, a fait fortune dans l'extraction et le négoce du marbre de Caunes. L'abbaye de Caunes-Minervois fait exploiter dès le début du XVII<sup>e</sup> siècle par des maîtres italiens les carrières de marbre qu'elle possède : le « rouge de Languedoc » pour l'incarnat et « rosso di francia » pour le griotte. Ces marbres ornent encore l'Annunziata de Gênes, la Chartreuse de Pavie ou Saint-Pierre de Rome... Les marbriers français prennent la suite et de très belles pièces sont extraites et employées dans de nombreux bâtiments royaux comme le Trianon à Versailles.

La dynastie des Galinier, originaire de Viviers, s'installe à Caunes dans la 1<sup>ère</sup> moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Jean Galinier livre ainsi en 1739 les marbres pour le roi Louis XV. Le directeur général des bâtiments, jardins, arts et manufactures de Sa Majesté conclut un contrat avec Jean Galinier et ses trois fils en octobre 1748. Il se déplace un temps à Carrare puis revient dans le sud-ouest pour s'installer à Toulouse comme sculpteur. Ses fils s'implanteront à leur tour à Montpellier (Bernard), Toulouse et Marseille (Jacques). Ils vont notamment fournir les marbres pour la construction de la cathédrale de la Major à Marseille.



François Knipping a bien connu un des derniers propriétaires : Joseph Marie Augustin Felix Antoine Galinier (Marseille 4.04.1900 - Aubagne 14.10.1973), fils d'Edouard Galinier et de Marie Amélie Durrand. Il était propriétaire exploitant d'un domaine agricole de plus de 24 hectares dont 5 constitué de bois. Sa sœur Marguerite Thérèse Galinier<sup>3</sup> avait hérité de la d'Aumale située à l'extrême limite nord du domaine. Cette dernière propriété, plus ou moins livrée à l'ensauvagement, appartient maintenant à une petite fille Schaffer.



La d'Orléans n'est pas réquisitionnée par les Allemands pendant la guerre, comme le château de Favary, certainement trop excentrée et surtout sans électricité !.. qui arrivera en 1948. Des paysans profitèrent ainsi d'une galerie aujourd'hui condamnée près du domaine de chasse pour y cacher leurs armes pendant l'Occupation.

Déjà frappée en 1944, la propriété subit l'incendie terrible de Garlaban en juillet 1979, l'année même où la famille Pieri, arrivant de l'Isère et à la recherche de terres où cultiver des plantes médicinales, se porte acquéreur du domaine qui compte aujourd'hui 16 hectares. Léon Pieri, pharmacien et Denise son épouse, exploitante agricole depuis 1973 fondent la société familiale *La Tisane Provençale*. Leur ambition est de cesser l'importation des plantes nécessaires à leur activité et de les cultiver en

France, ils commencent en Isère par la Guimauve, la saponaire et la menthe et plantent aux Solans le Romarin, l'Hysope, la verveine officinale et la Vigne rouge. Ils vont alors défricher près de 8 hectares de terres non cultivées depuis près de 30 ans, envahies par les pins, les genets, les argelàs, les chênes Kermès. L'incendie avait tout brûlé mais laissé les souches !... La propriété est dotée en 1985 d'un grand hangar de traitement et de conditionnement des plantes, les ruines des



---

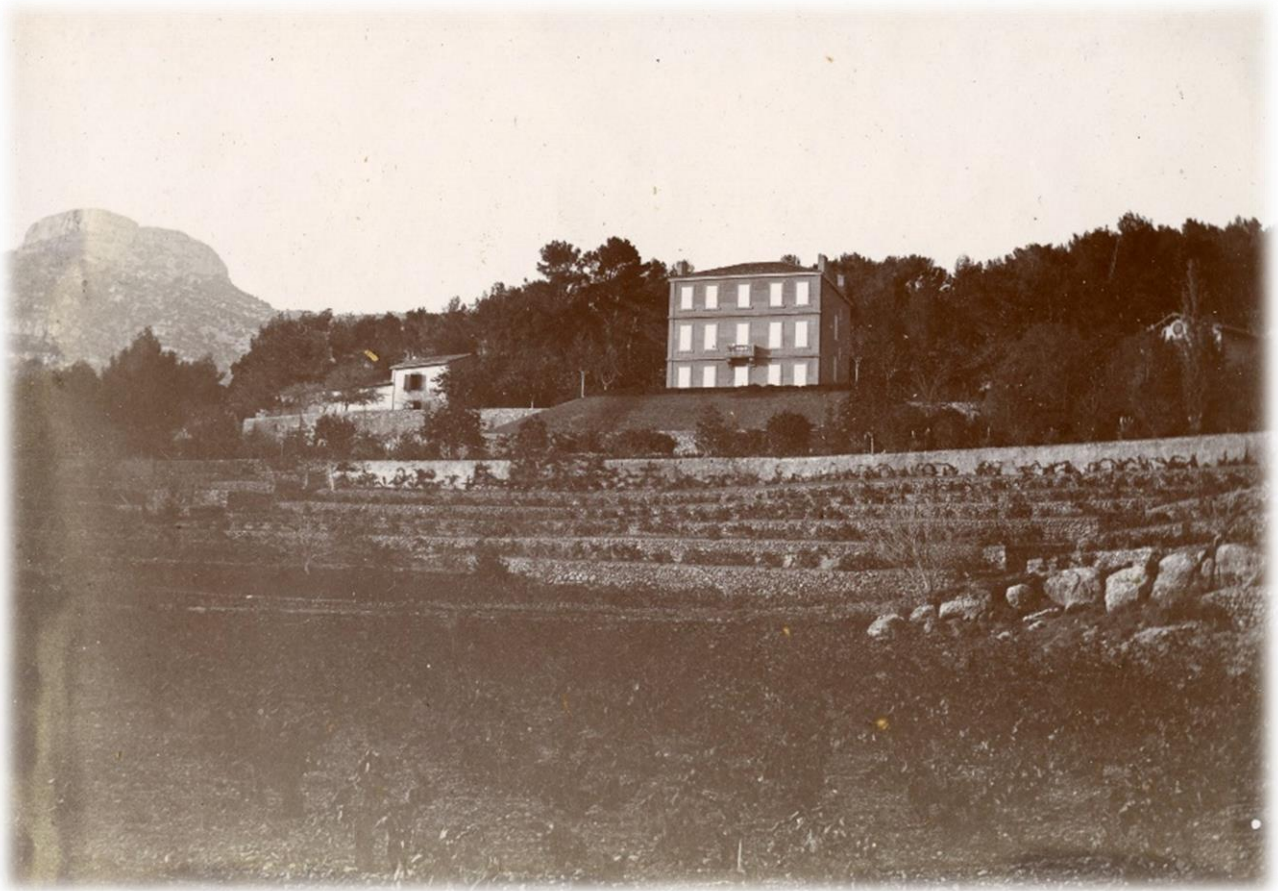
<sup>3</sup> Marie Marguerite Thérèse Paul Galinier (Marseille 31.01.1904-Brive-la Gaillarde 20.05.1985) épouse de Marie Antoine Jules Marcel Schaffer.



anciens bâtiments agricoles sont réhabilités et la bastide agrandie en 1995 en se dotant à gauche d'une extension et à droite d'une belle véranda. Le couple est rejoint dans son activité en 1984 par ses enfants au sortir de leurs études. Ils entreprennent le reboisement de la propriété en pins et en chênes.

La société familiale réoriente son exploitation vers la culture de l'olivier. Fort de la plantation entre 2003 et 2006 de près de 2000 arbres de la variété *aglandau*, le fils, Gérard Pieri, et ses enfants ambitionnent aujourd'hui une production d'huile bio puis l'aménagement dans la propriété de leur propre moulin.

## La Bastide



La maison, posée sur une haute terrasse ombragée aujourd'hui de platanes, domine sur un large belvédère le vallon. De plan carré, le bâtiment doté d'une toiture à 4 pentes est d'un style simple, le décor en bossage est rejeté aux angles. Il offre la modénature traditionnelle des bastides marseillaises du XVIII<sup>e</sup> siècle mais sa monumentalité est révélatrice du rêve d'ostentation de son propriétaire, un rêve que l'on veut montrer. La façade à 5 travées développe 3 niveaux sur un soubassement cachant une cave d'une hauteur exceptionnelle dont certains indices au sol laissent à penser une origine de construction antérieure.

La porte ouvre sur une disposition classique : un vaste vestibule axial traversant donne accès de part et d'autre à la salle à manger et au salon puis à l'escalier distribuant les étages. Sur l'avant les salles de réception et sur l'arrière les communs dont une belle cuisine provençale recevant l'eau à la pile grâce à une pompe à bras. Une grande citerne d'eau permettait d'alimenter la maison, une fontaine de marbre en angle est toujours présente dans le vestibule. Le carrelage d'origine probablement à motif de cabochons, trop abimé a été remplacé.



Les salons sont pourvus d'une décoration pariétale traditionnelle composée de lambris dans le registre inférieur surmontés de grandes toiles peintes. Elles mettent en scène des batailles avec des héroïnes françaises parmi lesquelles on peut reconnaître Jeanne d'Arc lors du siège d'Orléans par les Anglais en 1429 ou bien Jeanne Hachette (Jeanne Laisné) qui repoussa l'attaque bourguignonne de Charles le Téméraire sur la ville de Beauvais en 1472.

D'autres toiles montrent une bataille navale et un château que nous n'avons pas pu identifier.



Des gypseries au décor floral ornent les plafonds, de belles cheminées en marbre sont encore conservées. Malheureusement le sol d'origine n'a pas survécu à l'abandon dont a fait l'objet la bastide après-guerre, abandon lié à une tragédie personnelle qui a marqué le propriétaire qui a fini par dilapider la fortune familiale.

Cette bastide est entourée de dépendances dont la ferme très ancienne déjà présente au milieu du XVIIIe siècle, dans laquelle se trouvait à l'époque un four à pain, un cellier.

## Les jardins



L'extérieur offre un paysage façonné par l'homme. Les restanques témoignent encore des activités agricoles. Ces espaces côtoyaient le parc de plaisance composée d'essences originales, de parterres et de bosquets dont il reste peu de chose. Élément essentiel de l'art de vivre à la campagne, le jardin se décline en plusieurs atmosphères, naturelle ou plus structurée avec des allées et voûtes de buis dont certaines sont encore conservées. Un arbre centenaire a été épargné par le feu de 1979, un grand chêne adossé à la dépendance près de la bastide. De nombreuses variétés d'arbres, repousses après l'incendie, sont toujours présentes : des *lagerstroemia* (lilas d'été), des arbusiers, tilleuls, palmier bleu... ainsi que les platanes encadrant la bastide. Seuls les résineux ont disparu : cèdres, pins, séquoias...

Au contraire de la bastide, les jardins concentrent le décor et l'originalité de la propriété. L'art de la rocaille est omniprésent sur les éléments qui conduisent vers les endroits affectueux, intimiste (ici rampe des escaliers) et de distribution des eaux (fontaine, puits, source...). Cet art

du ciment sculpté ou moulé est très populaire, un élément incontournable du « beau jardin » à la fin du XIXe siècle jusqu'au début du XXe siècle. Son développement est permis grâce au ciment de Portland (mélange de chaux et d'argile dont le brevet est déposé par Joseph Aspdin en 1824) dont les gisements à Roquefort-la-Bédoule et La Valentine sont exploités à partir de 1825. On assiste à cette époque à la renaissance de cette spécialité qui existe depuis la Renaissance dans les jardins de la Noblesse. Le rocailleur a un salaire à peu près le double de celui des autres maçons.

C'est ainsi que dans la plupart des grandes propriétés, les jardins vont être ornés de ces décors en trompe l'œil qui imitent les éléments naturels comme des rochers, des pétrifications, des murailles, des branches ou troncs d'arbres... La fontaine monumentale au pied de la grande terrasse témoigne encore de cet art de l'illusion en présentant son décor de concrétion.

Certaines décorations habillent aussi les façades des maisons ou bien de petits bâtiments. Une originalité sous influence du romantisme avec la création d'une fausse ruine servant astucieusement de puits, en cachant une cuve alimentée par gravité par le bassin situé un peu plus haut.



Nous ne connaissons pas le nom de l'artiste rocailleur qui a réalisé ce petit édicule et cette sculpture représentant un épisode du Nouveau Testament la rencontre de « Jésus et Photine, la Samaritaine » au puits de Jacob. Ce texte est issu de *l'Évangile selon Jean* (IV, 4-29)





L'alimentation de la propriété en eau est réalisée grâce aux sources et aux mines d'eau qui serpentent sous terre. Ces mines d'eau sont des galeries drainantes dont la date de construction reste méconnue, elles forment un réseau très important auquel on accède par plusieurs entrées.

C'est un système très élaboré de captage de l'eau qui suinte le long des parois rocheuses ou qui remonte par capillarité. Il est présent dans de nombreuses propriétés aubagnaises comme nous avons pu l'observer dans la propriété de la Royante. Les galeries peuvent s'étendre sur quelques centaines de mètres. Le développement de ce type d'aménagement hydraulique est vraiment à mettre en relation avec l'extension de cet habitat dispersé, avec le goût de l'art de la villégiature.



Ces galeries présentent des tunnels calibrés de façon à être accessibles à l'homme et permettre l'entretien des conduites. Ici elles alimentent une mare naturelle, une fontaine, un puits, une cascade...

Le bassin (1500 m<sup>3</sup>) de 3m de profondeur était alimenté par l'eau du canal de Marseille grâce à une pompe à bélier située de l'autre côté de la voie ferrée au chemin de Longuelance. Ses dimensions exceptionnelles témoignent encore de l'affirmation de pouvoir, de richesse et de modernisme de la famille Durrand. Laissé à l'abandon par les derniers Galinier, des arbres y avaient poussé pendant plus de 20 ans. M. Pieri l'a totalement réhabilité et remis en eau dans les années 1990. Il est répertorié par les pompiers pour la défense contre les incendies depuis le début des années 2000.



Autres éléments traditionnels de l'art de vivre à la bastide : la chasse. Les postes à feu présents dans la propriété permettaient d'alimenter les repas dominicaux en famille ou entre amis. Durrand avait réservé tout un espace clos par des murs à sa réserve de chasse.



## Les oratoires



On rencontre trois oratoires sur la propriété. Ces petits édifices à l'architecture humble et aux proportions modestes s'élèvent vers le ciel comme une prière. Ils sont situés en bordure du chemin, à la croisée des routes, et mènent souvent vers des sanctuaires, des chapelles, des ermitages ou des lieux de Pèlerinage comme à la Sainte-Baume. Ils sont placés en protecteurs des sites à proximité desquels ils sont édifiés et expriment une piété simple, un culte familial. En témoigne l'oratoire de Saint Augustin élevé en hommage à Augustin Durrand de Picard. Une procession avait lieu le jour de la Saint Augustin, le 28 août, en souvenir de cet aïeul. La statue a disparu.

Les oratoires peuvent également commémorer un fait marquant comme l'oratoire du Sacré-Cœur-de-Jésus présent à l'entrée du domaine en bordure du chemin qui va d'Aubagne à Lascours construit en reconnaissance après l'incendie du 18-19 août 1918 qui avait épargné la propriété.



Leur présence dans le paysage rassure, suggère une présence spirituelle qui apaise. La Provence est la région où l'on en recense le plus (2000). En dehors des oratoires dédiés à la Vierge, les plus nombreux sont érigés en l'honneur de Saint Roch (invoqué en cas d'épidémie). En Provence, plus de 75 saints figurent dans les dédicaces des oratoires. Le dernier oratoire de la propriété est le plus original, doté d'un toit pyramidal incurvé, il est dédié à Notre-Dame. Sa niche creusée en angle a perdu sa statue originelle et un agenouilloir invite à la prière.

## Les cultures

La d'Orléans était un domaine agricole géré par des fermiers qui veillaient au rendement des cultures. La propriété a une fonction sociale mais aussi économique pourvoyeuse de revenus secondaires pour leur propriétaire et de produits destinés à l'autoconsommation (fruits, vins, volailles, gibier...).

Les archives d'Aubagne nous renseignent sur les types de cultures produites sur la propriété :

### Les oliviers :

L'enquête statistique de 1811 permet de comptabiliser plus de 20 000 oliviers sur la commune. Les espèces cultivées les plus communes sont la Cayenne (huile), le petit Ribier (huile), la Salonenque (variété pour l'olive cassée), Rougeanes (huile), espagnenque (table). Près de 300 hectolitres étaient produits sur la commune mais ne suffisaient pas à la consommation locale. Le rendement déclaré à l'époque était de 24 décalitres d'olives pour produire 34 litres d'huile.



Très importantes cultures d'oliviers dans le quartier, en témoignent les déclarations annuelles :

- en 1913, 1914 et 1915 : Henri Jauffret époux de Marie Clémentine Durrand déclare 449 oliviers sur près de 3 hectares. Amélie Galinier 637 sur 4 hectares, Paul Auguste Durrand 159 oliviers sur 1 hectare. Aubagne compte alors sur son territoire 38 943 oliviers sur plus de 260 hectares.

- en 1917 et 1918, Marie Clémentine Durrand déclare 449 oliviers sur près de 3 hectares. Amélie Galinier 637 sur 4 hectares. Aubagne compte alors sur son territoire 38 647 oliviers sur près de 253 hectares.

- en 1933 : 672 oliviers pour Galinier. La famille Bérenger en déclare à Favary 750.

- en 1955 : 700 oliviers sur 5 hectares.

- en 1956 : Grace à la déclaration de Joseph Galinier suite au grand gel<sup>4</sup> des oliviers en février nous apprenons qu'il existait 245 oliviers en terrain plat et 379 en terrasse, 154 oliviers de

---

<sup>4</sup> Gels historiques : 1709, 1789, 1956 (perte de 4671 oliviers sur la commune, 44 déclarations)



variété de table et 470 de variété à huile qu'il a fallu reconstituer par recepage. Victime du gel, il bénéficiera en 1960 d'une prime de la part du Conseil Général.

- entre 1964 et 1966 : 140 oliviers déclarés. Maurice Quinson en déclare pour l'Olivette 125.

### La vigne :

La crise du phylloxera fera passer la culture de la vigne à Aubagne de 827 hectares en 1867 à 350 hectares en 1912. En 1918, Edouard Galinier déclare 3 hectares de vignes et 30 hectolitres de vin produits (222 déclarants).

En 1929, les 627 déclarations de récolte ne comptabilisent plus qu'un peu moins de 335 hectares de vignes pour 6795 hectolitres de vins produit.

1950 : 664 viticulteurs, 356 hectares de vignes, 35 hectolitres de vins blancs, 5190 hectolitres de vins rouges

1952 : 644 viticulteurs, 342 hectares de vignes, 33 hectolitres de vins blancs, 5129 hectolitres de vins rouges

1954 : 631 viticulteurs, 290 hectares de vignes, 69 hectolitres de vins blancs, 5600 hectolitres de vins rouges. Joseph Galinier déclare 3 hectares de vigne en production et 8 hectolitres de vins rouges ou rosés produits. Gabriel Roubaud pour la Joinville déclare 5 hectolitres de vins rouges ou rosés produits et 6,25 hectares de vignes.

En 1955, Joseph Galinier déclare 2,90 hectares cultivés. Aubagne : 445 viticulteurs, 275 hectares, 39 hectolitres de vins blancs et 4538 hectolitres de vins rouges. Aimé Grégoire pour la Joinville déclare 107 hectolitres de vins rouges ou rosés produits et 6 hectares de vignes.

1957 : 426 viticulteurs, 218 hectares de vigne en production sur Aubagne, 34 hectolitres de vins blancs, et 3104 hectolitres de vins rouges ou rosés. Joseph Galinier déclare 2,90 hectares cultivés et 4,50 hectolitres de vins rouges ou rosés.

1960 : 327 viticulteurs. 196 hectares de vignes en production. 45 hectolitres de vins blancs 2752 hectolitres de vins rouges ou rosés. Joseph Galinier déclare 1 hectares de vigne en production et 5 hectolitres de vins rouges ou rosés produits. Aimé Grégoire pour la Joinville déclare 21 (12 en 1961) hectolitres de stock de vin et 105 hectolitres de vins rouges ou rosés produits et 6,5 hectares de vignes.

1961 : 360 viticulteurs, 194 hectares de vignes, 57 hectolitres de vins blancs, 3253 hectolitres de vins rouges. Joseph Galinier déclare 1,50 hectares de vignes en production et 6 hectolitres de vins rouges ou rosés. Aimé Grégoire déclare 6,5 hectares et 70 hectolitres de vins rouges ou rosés.



1962 : 355 viticulteurs, 185 hectares de vignes, 47 hectolitres de vins blancs, 3764 hectolitres de vins rouges. Joseph Galinier déclare 2,90 hectares de vignes en production et 6 hectolitres de vins rouges ou rosé. Aimé Grégoire déclare 6,5 hectares et 110 hectolitres de vins rouges ou rosé

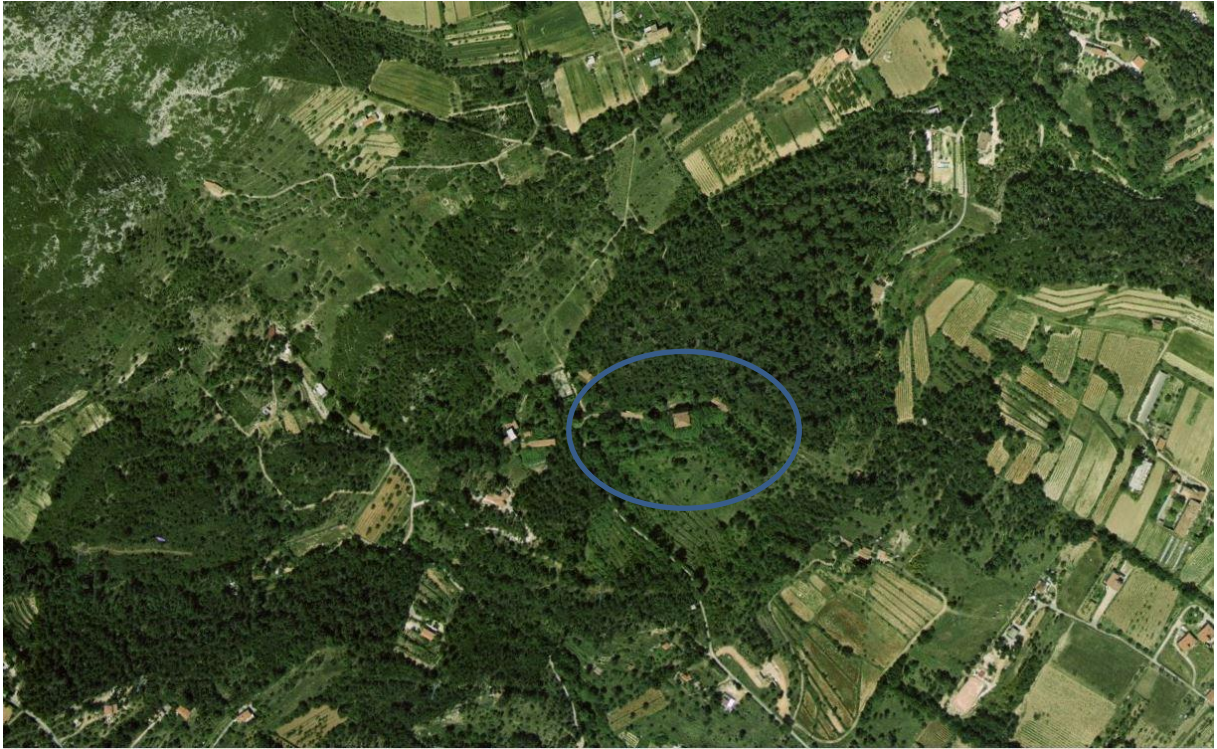
Les autres cultures :

En 1943-1944, Joseph Galinier déclare cultiver 40 ares de blé, produire 1,20 quintal d'orge et 0,75 quintal d'avoine.

En 1955, ce sont 2 hectares qui sont cultivés pour l'orge et l'avoine, 50 ares pour les pommes de terre et 50 ares pour les betteraves fourragères, 1 hectare de légumes verts, 1 autre consacré aux cultures fruitières (dont 200 abricotiers).



En 1958



En 1975



En 1984

# Bibliographie

Histoire du commerce marseillais T VI  
Histoire héroïque de la noblesse de Provence  
Marseille un terroir et ses bastides  
Nobiliaire de France  
Nobiliaire de Provence

## Archives départementales des Bouches-du-Rhône

5 M 442 : Autorisation d'installation accordée (1851-1855)  
24 J 102 : Cathédrale de Marseille, travaux : pièces comptables (1870-1879)  
358 E 474 : Notaires  
4 Q 2 2921 : Transcription Acte d'acquisition Durrand / Roman (10/10/1822)  
4 Q 2 3022 : Transcription Adjudication suite à expropriation forcée Fabre / Paraire (24/01/1829)  
4 Q 2 3049 : Transcription Acte d'acquisition Keneswich / Fabre (14/12/1830)  
4 Q 2 3402 : Transcription Acte d'acquisition Devoulx / Keneswich (25/08/1846)  
4 Q 2 3703 : Transcription Acte d'acquisition Devoulx / Raud (23/03/1858)  
4 Q 2 4379 : Transcription Acte d'acquisition Durrand / Devoulx (27/09/1874)

## Archives municipales d'Aubagne

Etat-civil  
III F 13 : Statistiques agricoles (1942-1962)  
III F 14 : Agriculture. Correspondance (1927-1964)  
III F 18 : Oléiculture. (1811-1966)  
III F 19 : Primes à l'oléiculture (1949-1966)  
III F 24 : Viticulture. Déclarations des récoltes (1918-1962)  
Permis de construire

14 NUM : Fonds Cancellieri

Photographies : copyright S. Rouqueirol et E. Vinstock